

L'ACTION NATIONALE

REVUE MENSUELLE

Directeur: Arthur LAURENDEAU

SOMMAIRE

L'ACTION NATIONALE	L'Education nationale.	153
ZEUGE	Hitler l'homme qui arrêta le communisme!.	155
Chanoine CARDIJN	Paroles conquérantes	165
Laurent de COURVILLE	Vers un régionalisme gaspésien II	166
Peau D'OURS	Le pseudo-Jules Evrard déraisonne. . . .	176
Louis DURAND	Allocution au banquet du "Travailleur" à Worcester—I.	181
Jean-Paul ROBILLARD	Voix de la jeunesse.	200
TESTIS	L'Action nationale à Ottawa.	204
C. BROUILLARD, O.F.M.	Problèmes.	205

LIGUE D'ACTION NATIONALE
3472, RUE HUTCHISON
MONTRÉAL

Les produits de l'érable CITADELLE sont les plus doux produits que la nature puisse donner à l'homme.

Si votre épicier n'a pas en mains ces produits, écrivez à: —

Les PRODUCTEURS de SUCRE d'ÉRABLE DE QUÉBEC

Bureau-chef — 5 avenue BEGIN, LEVIS

Entrepôt — PLESSISVILLE, Côté Mégantic

L'Action nationale, publiée par la Ligue d'Action nationale, est un organe de pensée et d'action au service des traditions et des institutions religieuses et nationales de l'élément français en Amérique. Elle paraît tous les mois, sauf en juillet et en août.

Les directeurs de la Ligue sont: MM. Esdras Minville, président; Hermas Bastien, secrétaire; Pierre Homier, l'abbé Lionel Groulx, Eugène L'Heureux, Olivier Maurault, p.s.s., Anatole Vanier, l'abbé Albert Tessier, Arthur Laurendeau, René Chalout, Albert Rioux, Dr Philippe Hamel, Léopold Richer, Dominique Beaudin, André Laurendeau.

Pour tout ce qui concerne et la rédaction et l'administration de la revue, s'adresser à

L'ACTION NATIONALE

3472 rue Hutchison :: Montréal

Le directeur de la revue, M. Arthur Laurendeau, reçoit à cette adresse, le mercredi, de 3 à 5 heures

L'abonnement est de \$2.00 par année.
Tous droits réservés — Ottawa 1933.

LIVRES

SOCIOLOGIE — EDUCATION

BAYART (Pierre) — L'Action catholique	spécialisée	0.90
BELLIOT, o.f.m. (R. R.) — Manuel de	Sociologie catholique	3.75
BERDIAEFF (Nicolas) — Christianisme	et réalité sociale	1.25
BESSIERES, s.j. (R. P. A.) — Sers!		.40
BOIGELOT, s.j. (R. P.) — L'Eglise	et le monde moderne	.75
CAPERAN (Abbé L.) — L'Invasion laïque		1.50
CAVALLERA, s.j. (R. P. F.) — Précis de la	doctrine sociale catholique	1.65
CHARAVAY (Abbé F.) — La lumière	sur la route	1.00
CIVARDI (Mgr L.) — Manuel d'action	catholique	1.00
CROIZIER, s.j. (R.P.) — Pour faire l'avenir		1.00
DABIN, s.j. (R. P. Paul) — L'Apostolat laïque		1.00
DEVAUD (Eugène) — Pour une école active	selon l'ordre chrétien	1.00
EYMIEU, s.j. (R. P. Antonin) — Le	gouvernement de soi-même	1.10
FALLON, s.j. (R. P. V.) — Principes	d'économle sociale	2.50
GILSON (Etienne) — Introduction à l'étude	de St-Augustin	5.75
GUILLAUME (Abbé) — Pour devenir	des hommes	1.00
JAOUEN, m.s. (Abbé Jean) — Formation	sociale de l'enseignement secondaire	1.00
LALLEMENT (Abbé D.) — Principes	catholique d'action civique	1.10
LEGRAND (Abbé Georges) — Précis de	sociologie	1.25
MENDIGAL (Abbé Louis) — La rude montée	des jeunes	1.00
PONCHEVILLE (Abbé Thellier de) — Les	jeunes catholiques et la politique	.60
PRADEL (Chanoine Henri) — Pour leur	beau métier d'hommes	1.35

Demandez notre catalogue de littérature religieuse.

GRANGER FRÈRES LIMITÉS

Libraires, Papetiers, Importateurs
54, Notre-Dame-Ouest, Montréal

Lancaster 2171

Nos magasins ferment à 5 hres le samedi
(Facilité de stationnement)

Pour votre santé —

Mangez tous les jours 2 ou 3 carrés

**LEVURE
LALLEMAND**

Fraîche

Les médecins recommandent la levure fraîche. La Levure fraîche Lallemand est très riche en vitamines B, C et D. Sa haute qualité et sa pureté sont assurées par les années d'expérience de la maison Lallemand. En vente chez les épiciers et les pharmaciens.

LA COMPAGNIE

F.-X. DROLET

Ingénieurs — Mécaniciens — Fondateurs

Spécialités:

ASCENSEURS MODERNES DE TOUS GENRES
SOUDURES ÉLECTRIQUES ET AUTOGENES, ETC.

206, RUE DU PONT - - - - - QUÉBEC

OÙ DEPOSER?

L'endroit logique et normal où déposer votre argent, c'est à la succursale la plus rapprochée de notre Banque.

Vous y serez assuré d'un accueil cordial, prompt et empressé.

Demandez à utiliser notre petite banque à domicile.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Lisez

“LE DEVOIR”

LE JOURNAL DES GENS QUI PENSENT

LE CALENDRIER

“MES MISSIONS”

propage

L'IDÉE MISSIONNAIRE



\$0.25 l'unité (\$0.28 par la poste)

\$2.25 la douzaine (\$2.40 par la poste)



EN VENTE AU

MESSAGER CANADIEN

1961, rue Rachel Est, Montréal

Tél. AM. 1989

L'ORDRE NOUVEAU

“Ce bulletin vient à son heure, écrit S. Em. le cardinal Villeneuve, O.M.I. L'opinion publique, travaillée depuis vingt-cinq ans par tant d'études et d'organisations d'action sociale catholique, est alertée et vigilante: elle suivra d'un oeil avide les exposés et les faits sociaux rapportés dans cette feuille nouvelle et commentés à la lumière des encycliques. Et puis, les autorités publiques elles-mêmes attendent de ceux qui pensent des directives et des orientations précises: il convient que la doctrine chrétienne s'applique à les leur fournir. L'ORDRE NOUVEAU, s'il réalise son objet, pourra ainsi avoir une influence profonde sur nos destinées sociales.”

Le millier d'abonnés qui ont lu les quatre premiers numéros en sont hautement satisfaits. Joignez-vous à eux et vous éprouverez les mêmes sentiments.

L'ORDRE NOUVEAU est publié par le secrétariat des Semaines sociales de de l'Ecole Sociale Populaire. Il paraît tous les quinze jours, le 5 et le 20 de chaque mois.

Abonnement annuel : \$1.00

REDACTION : **ADMINISTRATION :**
1961, rue Rachel Est **4260, rue de Bordeaux**
MONTREAL

L'éducation nationale

L'Education nationale! Que devient-elle? Ici, nous ne l'oublions pas. Nous n'ignorons point ce qui se fait. Nous y applaudissons. Mais nous restons sans illusion. Dès le début de notre campagne, nous savions qu'une éducation nationale ne se crée point par décret. Point d'écoles nationales sans instituteurs ou maîtres nationaux. Point de maîtres nationaux sans instituteurs pour les former. Point d'institutions de cette efficacité sans des réformes profondes, radicales. Nos écoles normales, le moulin à pédagogues qui s'appelle le Bureau central des examinateurs, nous donnent-ils, au point de vue national, les maîtres dont nous aurions besoin? Et les réformes qui s'imposent, qui va les accomplir, si nulle poigne vigoureuse ne s'en charge, si l'impulsion ne vient de haut? Et cette impulsion vitale, décisive, pouvons-nous dire que nos grandes commissions scolaires, que le Conseil de l'Instruction publique l'ont donnée? Quelques manifestations de bonne volonté ne nous empêchent pas de répondre carrément : non. Alors, où en sommes-nous? On dit qu'il y a quelque chose de changé dans

la province de Québec. Ce changement, qui oserait l'attribuer à l'école, à notre enseignement de quelque degré qu'il soit? L'école, peut-on dire, retarde plutôt, à l'heure actuelle, sur l'esprit de la province. Que les pères de famille prennent donc en mains la réforme de notre enseignement et de notre éducation au point de vue national. Ils ont le droit d'exiger, d'imposer que l'on fasse, de leurs enfants, des petits Canadiens français. Et si une seule espèce de Canadiens français peut exister chez nous, non pas le Canadien français de routine, d'instinct, mais le Canadien français de volonté, de réaction, une école qui ne nationalise point est déjà une école qui dénationalise, une école qui trahit. Donc, qu'une forte opinion publique entreprenne de faire agir ceux qui doivent agir.

L'ACTION NATIONALE

Notre prochaine enquête, qui commencera en janvier:

**Une politique
canadienne-française**

Hitler, "l'homme qui arrêta le communisme"!

Cet article est le témoignage d'un jeune intellectuel que la persécution hitlérienne a chassé de son pays, et qui n'a pas cessé d'aimer "son belle Allemagne". Ce témoignage n'est pas isolé, il se présente parmi d'autres, également écrasants.

Hitler, l'homme qui arrêta le communisme, dit la bourgeoisie française quand elle oublie qu'elle est nationaliste...

En enlevant au mot communiste son sens proprement doctrinal, mais en lui laissant son potentiel dynamique, son contenu sentimental, sa divinisation du fini — Race au lieu de Classe — enfin sa sécession hors de l'humain intégral, ne faudrait-il pas souscrire plutôt au jugement suivant: Hitler, l'homme qui, en face du communisme de gauche, implanta en Allemagne le communisme de droite?

Resterait à conclure quel est le plus néfaste, le plus antichrétien.

André L.

De très bonne heure on avait remarqué dans certaines manifestations du Parti national-socia-

liste des tendances à revendiquer une autorité exclusive sur la jeunesse. On prétendait libérer la jeunesse de l'“esclavage” dans lequel elle avait été plongée par les milieux “libéraux juifs”. Le premier mot d'ordre fut “séparation du joug des Juifs”; mais bientôt un autre le remplaçait: “séparation d'avec Rome”, lancé par le comte Reventlov et par Alfred Rosenberg. Un jour celui-ci déclara: *Nous n'aurons de repos qu'au jour où la croix gammée nous saluera du haut du dôme de Saint-Pierre à Rome.* On se mit à prêcher le *furor teutonicus*. Puis aux éditions du Parti à Munich parut le livre tellement controversé de Rosenberg: *Le mythe du XXe siècle*. Frick, l'actuel ministre de l'Intérieur, ordonna comme ministre de l'Intérieur de Thuringe des “prières spéciales” qui n'étaient en réalité que des blasphèmes. En plus, le chef de l'antisémitisme — qui pouvait se recommander d'un encouragement particulier du Führer — publia des ouvrages dévoués à l'“érotique” des confessionaux d'un Alphonse de Liguori.

Cette attitude antichrétienne du Parti incitait les évêques allemands à en interdire l'accès aux catholiques. Certes, Hitler niait toute connivence entre la doctrine du parti et les opinions d'un Rosenberg; ce qui n'empêchait pas les livres en question de paraître dans l'édition officielle du national-socialisme. Aussi les évêques ne furent pas dupes de cette manœuvre et l'interdiction aux catholiques de

s'inscrire au Parti fut maintenue. Il ne suffisait pas qu'Hitler se fit un jour photographe devant une église pour établir par ce "document" l'orthodoxie de son attitude. Nous ne plaisantons pas : ladite photo fut beaucoup utilisée par la propagande et se trouve dans le livre du photographe officiel Hoffmann, *Hitler inconnu* (éditions Eher, Munich). Un autre document de l'esprit "chrétien positif" de Hitler montre le Führer assistant au mariage d'un ami politique dans une église protestante : il ne faut négliger personne.

* * *

Les relations entre le nazisme et l'Église changèrent subitement quand le Parti prit le pouvoir, le 30 janvier 1933. L'Église n'avait plus devant elle un particulier ni le chef d'un parti mais l'homme d'État responsable, le chancelier, qui se hâta d'ailleurs de déclarer que "la nouvelle époque du peuple allemand allait s'appuyer et s'édifier sur les deux Églises chrétiennes, la protestante et la catholique". Il confessa devant le peuple entier son "christianisme positif"; aucun de ses discours de ce temps ne se terminait sans un solennel appel à Dieu. Bien plus, dans la personne du vice-chancelier Franz von Papen, qui sortait du Centre (le parti catholique dissout) il envoya un délégué extraordinaire à Rome pour négocier avec le Vatican un concordat d'empire.

“...Hitler offrit le concordat”, écrivait en mars 1934 un pasteur protestant bien connu en Allemagne; “un refus aurait été difficilement compris par le peuple catholique allemand qui aurait dès lors été obligé à combattre dans un état d’esprit défavorable. On (l’Église) s’efforçait de sortir du labyrinthe par des exigences trop fortes. Hitler signa tout. Il le pouvait, ne se sentant pas lié en principe par tout traité qui lui paraît dommageable au peuple, c’est-à-dire nuisible pour le Parti... Ainsi, l’Église est liée, et lui est libre pourvu qu’il garde l’apparence de rester en gros fidèle au traité tandis qu’il autorise ses chefs subalternes à s’attaquer à l’état juridique créé par le concordat.” Claire vue de la situation. Les plus graves conditions furent posées par le Vatican, et Hitler les accepta toutes. Au point que des protestants se plaignaient qu’il traitât les catholiques plus libéralement. Le peuple catholique disait avec un peu d’amertume: Ah! si nos évêques avaient plus tôt soutenu les nazis, jamais l’Allemagne n’en serait arrivée où elle en est. Cependant, ceux qui prenaient la peine de réfléchir se rendaient compte que la paix signée n’était qu’une paix apparente et qu’une “mise au point” allait venir tôt ou tard; qu’elle dût arriver si vite et avec tant de violence, personne n’aurait su le prédire.

Formulons une hypothèse: l’Église refuse le concordat. Alors la lutte antireligieuse commence immé-

diatement et ses conséquences sont incalculables en Allemagne et dans tout l'univers: c'est un instrument de combat offert à tous les ennemis de l'Église.

Les masses catholiques eussent été devant une terrible alternative! Voilà l'État qui offre à l'Église sa collaboration — et l'Église refuse! On voit d'ici la propagande du Dr Goebbles... Aujourd'hui, quand on accuse le prêtre de tous les crimes possibles, le peuple catholique sait à quoi s'en tenir: ce n'est pas l'Église qui a trahi sa promesse.

* * *

Le Concordat signé, la lutte religieuse commençait.

Déjà en décembre 1933 Hitler nommait au poste de chef d'empire pour l'éducation culturelle naziste l'auteur du *Mythe du XXe siècle*, Alfred Rosenberg, que l'Église avait le plus combattu. Le *Mythe* allait servir de fondement à l'éducation culturelle. Or cet ouvrage contient, outre ses graves erreurs doctrinales, les pires calomnies à l'égard du Pape, ce "magicien romain", ce vieux "bonze", ce "fétiche". Le *Mythe* est trop connu, nous n'insisterons pas.¹

Un autre livre, condamné en même temps que celui de Rosenberg, est presque ignoré à l'étranger: *l'Eglise nationale allemande*, du professeur Bergmann de Leipzig. Avec une insistance tou-

¹ Il fut mis à l'Index; la condamnation fut publiée dans les *Acta apostolicae sedis*, et le Pape lui-même l'y justifia.

jours plus forte l'auteur répète: *Il faut séparer le catholicisme allemand d'avec Rome, d'avec le Pape*. Le sens de l'universel est perdu: le Pape, c'est l'*Etranger*, c'est l'*Ennemi*. Tendance générale de l'hitlérisme: ainsi le ministre du culte, Kerri, se refusait il n'y a pas longtemps à traiter avec les évêques allemands sur une autre base que celle de l'indépendance à l'égard de Rome. Bergmann va plus loin. La séparation d'avec Rome est une étape: elle achemine les catholiques allemands vers la *religion allemande*. C'est pourquoi il faut d'abord écarter la *psychose du papisme* et rompre avec la papauté (p. 278). Le pouvoir spirituel doit être réuni au pouvoir temporel et reposer uniquement sur l'Etat. Bergmann fait les propositions que voici: "Il faut modifier comme suit les § 135-139 de la constitution d'empire: § 135, l'église est une église d'Etat. Son chef est le chef d'empire. Les prêtres jouissent des droits et devoirs d'un fonctionnaire d'Etat et ne peuvent être nommés que par l'Etat. §136, la religion allemande est religion d'état. Les associations religieuses privées (soit, entre autres, l'Église catholique) sous toutes leurs formes sont interdites. Il est impossible à un citoyen allemand de sortir de l'église d'Etat. §137, Tous les Allemands jouissent de la liberté de foi et de conscience dans le cadre de l'église nationale. (!) §138, le code *juris canonici* est sans valeur sur la terre d'empire. Tout traité, toute relation avec les pouvoirs religieux

étrangers est illégal et considéré comme crime de haute trahison. §139, la propriété et tous autres droits des associations religieuses existant jusqu'ici... passent à l'État, qui peut dédommager celles-ci et leur accorder l'usufruit de la propriété." (p. 275.)

Cela amènerait irrésistiblement la rupture du concordat, que Bergmann déplore et qu'il appelle "un Versailles dans l'ordre spirituel". Il réclame la fin de l'ère des concordats, pour qu'aucune puissance ultramontaine ne puisse plus se mêler aux affaires de conscience et de foi du peuple allemand (p. 300). "Le catholicisme romain est un corps étranger dans la pensée nationale allemande... une véritable provocation au séparatisme... Avec le cléricisme romain, c'est une puissance politique étrangère de premier ordre qui fait son entrée — les rangs serrés — dans le territoire national allemand."

L'homme qui parle ainsi n'est pas un quelconque philosophe exprimant son opinion particulière. Bergmann occupe une chaire de philosophie à l'Université de Leipzig; il joue un rôle de premier plan dans les organisations estudiantines. Un dirigeant affirmait de lui récemment: "Chez cet homme, notre jeunesse peut trouver les premiers symptômes d'un nouveau printemps philosophique".

Bergmann n'est donc pas un isolé! L'Église nationale qu'il désire est dès maintenant sortie du domaine de la pure hypothèse. Elle a reçu un commencement

de réalisation concrète dans les milieux protestants, sous la direction de Kerrl, le ministre des cultes, et de l'évêque d'empire Muller. L'Eglise catholique à son tour doit être "mise au même pas".

Cette volonté du Parti apparaît nettement dans la lutte qu'il livre actuellement à toutes les organisations de jeunesse catholique, ainsi que dans l'exigence de Kerrl de ne traiter avec les évêques catholiques qu'en dehors de l'intervention romaine. (Dans ces conditions on comprend qu'aucune discussion n'ait encore pu s'engager.) Au dernier congrès du Parti, Hitler déclarait: *Laissez les vieilles femmes continuer d'aller à l'église; l'essentiel c'est que la jeunesse nous appartienne de corps et d'âme.*

La tactique préconisée par Hitler, d'accord avec Rosenberg, n'est pas de violence trop brutale; il suffit d'accaparer d'abord la jeunesse, de l'éduquer dans le sens naziste, d'interdire toutes les œuvres de jeunesse catholique et, ainsi, de condamner l'Eglise à une ruine certaine par épuisement interne. Rosenberg prophétisait à Dusseldorf que d'ici deux ou trois générations, si la jeunesse était éduquée de façon continue dans le nouvel esprit, les églises auraient par elles-mêmes cessé d'exister.

D'ailleurs cette évolution naturelle pourra être accélérée par certaines mesures de force habilement dissimulées. C'est ce qu'affirmait Goering à Essen, lorsqu'il déclarait que l'Etat allait être forcé à une

campagne de destruction contre les espions noirs. Un autre chef responsable déclarait récemment: "Nous procéderons avec eux comme avec des serpents, nous les écraserons". De son côté Wagner, le chef de Bade, affirmait: "Que l'Eglise catholique ne pense pas que nous lui ferons des martyrs. C'est un plaisir que nous ne ferons pas à l'Eglise. Nous ne ferons pas des martyrs, mais des criminels. Je peux vous assurer que le jour où la série de procès pour devises sera terminée, nous en ouvrirons une autre."

Là se trouve le sens caché de toutes les mesures prises contre les catholiques. Les procès pour devises n'ont d'autre but que de détruire les couvents, ces *nids de la magie noire* (Rosenberg). Les impôts prélevés sur les donations pour messes visent, entre autres buts, à dégrader la religion au rang d'une entreprise commerciale et à la rendre détestable aux yeux du peuple.

Si j'ajoute que cet esprit foncièrement antireligieux est enseigné aux enfants dès l'école — et qu'on dresse souvent les enfants contre leurs parents, comme en Russie — on comprendra que peu à peu les milieux populaires se détacheront de la foi et perdront toute communion avec l'Eglise. Certes, la jeunesse catholique actuelle reste fidèle à sa devise chrétienne, supporte héroïquement chicanes et persécutions. Mais la source du recrutement est

tarie, le groupe des fidèles à toute épreuve diminue de jour en jour.

La prédiction d'un Rosenberg est-elle en train de s'accomplir? On répondra que les promesses de Dieu demeurent et que l'Eglise ne périra point. Sans doute. Mais personne n'a dit combien de fidèles resteront sur le roc de Pierre, ni si l'Allemagne s'y trouvera. S'il est vrai que le baptême d'un païen intéresse la chrétienté entière, les événements actuels d'Allemagne l'intéressent d'autant plus que le nazisme peut sortir des frontières de ce pays. Dangereux article d'importation, que reçoivent les milieux "bien pensants" au même moment qu'ils abominent le communisme. Comme si le racisme hitlérien n'était pas plus pernicieux encore, en cela qu'il prétend répondre au besoin de l'absolu qui est en l'homme, indéracinable.

On a souvent parlé, ces derniers temps, d'une faillite du christianisme. En fait, le christianisme ni l'Eglise n'ont failli, mais bien certains chrétiens. Cela invite à un examen de conscience.

ZEUGE

"...l'Evangile, c'est la pauvreté et la charité. L'horreur de Jésus pour les riches est effrayante. Il n'aime que la pauvreté et les pauvres."

Charles PEGUY

*“Nous n'avons pas été anticommu-
nistes ni antisocialistes. Nous avons été
projocistes. Nous n'apportons pas des
livres ou des phrases. Nous vivons. C'est
notre vie qui est conquérante. Le jociste,
c'est le plus chic type, alors, on se tourne
vers lui. Cette jeunesse ouvrière, qui a
toujours une chanson sur les lèvres même
si elle a le ventre creux... quel est son
secret? — Lors des grèves, les premiers
prêts, ça n'a pas été les communistes
ni les socialistes, ça été les petits jocistes...
les premiers défenseurs de la classe ou-
vrière, aussi, et ceux qui montrèrent
le plus de cran. Nous ne leur avons pas
soufflé des directives: spontanément, ils
ont agi parce qu'ils sont...”*

Chanoine CARDIJN

Contrairement à chez nous où l'on est *anti*, an-
tinationaux, antin'importequoi, là-bas en Belgique on
est *pro*, c'est-à-dire on travaille à être d'abord, au
lieu d'être *contre* quelqu'un.

Vers un régionalisme gaspésien

II

Comment faire le point? Comment éviter une synthèse trop problématique? Un peu de géographie humaine, à la manière de Jean Brunhes, nous permettra de saisir les rapports réciproques des ressources naturelles et de l'homme, de comprendre l'histoire de la population gaspésienne et son adaptation aux genres de vie, de dégager enfin les grandes lignes d'un régionalisme prometteur de magnifiques enrichissements.

Un mot sur le relief. La Gaspésie est une énorme excroissance jetée à l'orient du continent et baignée aux trois quarts dans la mer. Au Nord, à l'Est, au Sud: de l'eau; à l'Ouest, la vallée de la Matapédia. Splendide péninsule autrefois rabotée par les glaciers, aujourd'hui bordée de falaises rayées de blanc et de noir, de caps et de rochers travaillés par l'eau et le vent, tel ce fantastique Rocher Percé, qui flotte dans une atmosphère mythique. La péninsule s'appuie à une puissante épine dorsale, les Shickshocks, sorte de hautes terres, crevassées, sillonnées de vallées étroites, sculptées de pics, comme le "Mont Jacques-Cartier" (Table-Top), et qui dominant le fameux "plateau central". Cet axe montagneux court de l'Ouest à l'Est, divisant le pays en deux versants d'où, à la fonte

des neiges, dégringolent des masses d'eau qui forment le réseau hydraulique gaspésien: rivières et lacs.¹

La forêt orne cette péninsule. Pins, sapins baumiers, cèdres, épinettes blanches et noires, une armée de conifères se promène, victorieuse, jusqu'au bord des Shickshocks, domaine du caribou, de l'original et du chevreuil. Si ses rangs se déciment sur les hauteurs, par contre, le long du littoral, elle livre un combat inlassable, cernant les rectangles ensemencés. Gare aux négligents: leur terrain laissé en friche se reboisera.

Depuis une soixantaine d'années ce riche manteau forestier a été brûlé ici et là, par de violents feux de forêt, et tailladé au hasard des initiatives, au caprice des grosses compagnies industrielles. Que de gaspillage dans cette "déforestation" anarchique!² Le possesseur américain, à même le tas d'or, pige et se fiche...

¹ La plupart des lacs, une quarantaine environ, sont loués à des particuliers américains ou à des clubs tels le *Restigouche Fishing Club*, le *Old Caspapedia Club*, le *Salmon Club*. Il arrive parfois que l'Américain, avant de quitter son "camp", se dédommage par une substantielle saisie de saumons. Et les lacs se vident...

² "La dévastation pratiquée par les Vénitiens, qui déboisèrent au Moyen Age les régions côtières de l'Adriatique, peut être excusée; mais aujourd'hui que l'on connaît les dangers qu'entraîne le déboisement inconsidéré, le montagnard et le marchand de bois sont inexcusables et coupables qui abattent les arbres pour un gain immédiat". Une citation de Jean Brunhes, *La géographie humaine*, T. 1er, p. 450.

Le sous-sol ne recèle pas moins de trésors. Des prospecteurs ont localisé à Gaspé des suintements pétrolifères,¹ des sédiments cuprifères à Matane et dans le bassin supérieur de la rivière York, des mines d'amiante, de plomb, de zinc dans les régions de Cascapédia et de St-Alphonse-de-Caplan.² Grande richesse aussi de houille blanche, mais les usines hydrauliques se comptent sur les doigts. La *Lower St. Lawrence Power Co.* opère à Price, sur la rivière Métis; la *Cap Madeleine Pulp and Lumber Co.*, à Grand Falls, sur la rivière Madeleine. On néglige trop la mise en valeur de pareilles ressources. Mieux connue, la Gaspésie pourrait devenir le théâtre d'une guerre éthiopienne!!! Devant le pétrole, la soif du monde restera insatiable...

Dans ce pays maritime, la ressource la plus accessible aux premiers blancs sédentaires était la pêche. Elle les occupait environ six mois. Ils capturaient le homard, en mai; le saumon, en juin et juillet; la hareng de juin à décembre. La pêche gaspésienne par excellence était et reste encore la morue. Ferland note pendant son voyage, en 1836:

¹ A consulter: J. M. Clarke, "The heart of Gaspé"; *Ecole Sociale Populaire*, No 174.

² Les mines de zinc sont exploitées par la *Federal Zinc & Lead Company* et la *North American Mining Company*.

“C'est le pays de la morue! Par les yeux et par les narines, par la langue et par la gorge, aussi bien que par les oreilles, vous vous convaincrez bientôt que, dans la péninsule gaspésienne, la morue forme la base de la nourriture et des amusements, des affaires et des conversations, des regrets et des espérances, de la fortune et de la vie, j'oserais dire de la société elle-même.”¹

Aujourd'hui comme jadis, elle rapporte de l'or. En 1924, 195,000 quintaux de morues furent évalués à \$1,153,272.00. La morue gaspésienne est primée sur tous les marchés. Aussi de fortes commandes viennent-elles des États-Unis, du Brésil, de Cuba. On ne l'expédie plus en Italie depuis la stupide intervention de notre représentant dans la guerre italo-éthiopienne. Mussolini, en réponse, a mis l'embargo sur les produits canadiens, notamment sur la morue...

Mais le pêcheur ne vit pas seulement de poisson! Une alimentation plus variée lui est nécessaire. Entre deux pêches, un peu de jardinage: patates, carottes, fèves. L'hiver, il s'attaque à la forêt pour agrandir son lopin de terre avec l'espoir que, l'année suivante, il sèmera et récoltera du blé, de l'avoine, de l'orge, des choux de Siam. Pourtant, il n'apprécie pas cette richesse et se désintéresse de la terre. Trop forte est l'attrance de la mer.

¹ J.-B.-A. Ferland, “La Gaspésie”, p. 55.

“Au printemps, remarque encore l'abbé Ferland, en 1836, les travaux de la terre se font à la hâte, et l'on se livre avec fureur aux préparatifs de la pêche.”

Voilà pourquoi, après un siècle et demi de défrichement, il n'y a que 19% de terres cultivées. Réparties le long du littoral, elles forment un mince ruban qui s'enroule autour de la presqu'île. Cette belle “ceinture dorée” s'élargit parfois jusqu'à une profondeur de douze milles, comme à St-Elzéar de Bonaventure. A l'ordinaire, la frange de colonisation s'étend sur un espace de quatre à cinq milles. Pourquoi pas davantage? Ici comme dans le comté de Beauce, une barrière infranchissable arrête le colon. De vastes domaines “tabou” sont affermés (pour 99 ans), ou appartiennent aux capitalistes étrangers, seigneurs modernes. En 1924, le gouvernement québécois s'est taillé sur le plateau central une formidable réserve forestière. Dans quel dessein? Pour vendre aux métèques? On est tenté de le croire... Actuellement, une Compagnie de bois possède, sur les meilleures terres de Grande-Vallée, un domaine d'une superficie de 54 milles carrés; à Pabos, de grandes “limites” de bois sont aux mains d'un Syndicat américain; à Grand-Étang, à Grande-Rivière et ailleurs, l'on constate avec humeur la jugulante entreprise des capitaux étrangers, d'une *Brown Corporation*, d'une *Wayaga-*

mack Pulp and Paper, de la pieuvre vorace l'*International Paper and Pulp* de New-York.¹

Cependant, une autre entrave qui s'accroche à la vie même du peuple gaspésien freina la marche du mouvement colonisateur. Voici qu'un puissant trust, sous la brutale impulsion d'un organisateur de grande envergure, Charles Robin, absorba toutes les énergies des pêcheurs et monopolisa, pendant un siècle, tout le commerce des pêcheries. Pour mieux saisir l'influence profonde qu'exerça cette centralisation sur le caractère gaspésien, il est utile de connaître l'histoire de la population, formée d'apports successifs, d'éléments divers, que le temps n'a pas réussi à malaxer.

Vers le milieu du XVIII^e siècle, un flot d'immigration blanche déferle sur les rivages de la péninsule. Poussés par un vent de France, des pêcheurs de Bayonne, de Normandie et des Sables d'Olonne viennent s'établir en permanence à Percé, à Gaspé, à Mont-Louis. Ce sont les Gaspésiens proprement dits. Dans la seule baie de Gaspé, ils étaient environ trois cents, lorsque Wolfe (en 1758) y vint porter, torche en main, la désolation et la ruine..., cette

¹ Depuis une quinzaine d'années, cette compagnie rafle la plupart des moulins. Sa concurrence énerve les prix, essouffle les petits propriétaires pour, finalement, les jeter dans la dèche et leur arracher moulins et terres. Chandler, New-Richmond, Bonaventure sont les victimes typiques de ce puissant trust. Le sol n'est donc pas aux Gaspésiens, mais à M. Graustein, de l'*International Paper*.

œuvre sans gloire! Plusieurs de ces infortunés retournèrent en Europe; les autres s'incrustèrent aux rivages gaspésiens.

Cette première ébauche de colonisation était voués à l'échec quand apparurent — selon un profond dessein de la Providence — des bandes de fuyards, errant comme "des oiseaux migrants dans une nuit de tempête". C'étaient les malheureux proscrits Acadiens, les "out-laws" échappés à l'odieuse déportation de 1755. Ils cherchaient à passer inaperçus, à se tapir dans les anses aux environs des villages actuels de Bonaventure et de Carleton, prêts à se réfugier dans la forêt à la moindre alerte. Aux conquérants de 1760, ils ne demandent que la faveur de vivre, d'habiter le rivage. On les tolère. "Bien qu'ils ne soient pas les amis de l'État, écrit O'Hara, leur activité ne peut être que profitable". D'autres fugitifs viennent rejoindre les premiers arrivés. Un courant s'établit et, pendant une vingtaine d'années, draine environ 150 familles acadiennes. De nouveaux habitants surgissent sur le littoral de la Baie des Chaleurs, forment une belle chaîne française s'étendant jusqu'à Percé où elle se soude aux quelques habitations gaspésiennes, derniers reliquats de la désastreuse Conquête.

Il est temps. A la même époque (1780-84), une vague de colonisation anglaise s'abat sur la contrée. C'est avec la crainte d'être... dépossédés une seconde

fois que les Acadiens, nantis d'aucun titre de propriété sur les terrains défrichés par eux-mêmes, voient l'arrivée des "Loyalistes". Obligés de fuir à l'étranger, ces Américains, restés fidèles au drapeau britannique lors de la guerre de l'Indépendance, avaient opté pour le Canada. Et la Gaspésie en reçut 200 familles. A la grande joie de quelques Anglais résidant à Gaspé. Leur rêve d'assimilation prenait consistance; ils absorberaient, digéreraient les éléments hétérogènes, ces Français prolifiques... l'affaire d'une trentaine d'années! Et vraiment le danger était grand. Le "front" anglo-saxon, composé d'Anglais, de Loyalistes, d'Écossais, de Jerseyais, menaçait d'encercler l'élément français. gaspésien et acadien. En majorité dans la Gaspésie habitée, c'est-à-dire de Matapédia à Gaspé, fixés aux points névralgiques de l'économie gaspésienne: New Richmond, New Carlisle, Percé, Gaspé, les Anglais détenaient les meilleures terres et toutes les fonctions publiques. Ils devinrent les alliés du trop fameux "trustard", Charles Robin. Ce brasseur d'affaires de Jersey, à l'allure d'un Shylock, conçut le vaste projet d'organiser le commerce du poisson. Dans ce but, il installe une série de comptoirs.

"C'est ainsi que, de 1771 à 1783, Paspébiac, Grande-Rivière, Percé, Gaspé, virent se river à leurs plages la chaîne des magasins et des

entrepôts Robin, tous semblables entre eux, symbolisant la rigide discipline qui allait, pour longtemps, soumettre à un joug de fer les pêcheurs de la côte gaspésienne”¹.

Charles Robin

“se rend acquéreur des terres arables autour des villages de pêche et ne cède aux pêcheurs que de très petits lots; de la sorte, les pêcheurs ne pourront pas s'évader vers l'agriculture et y trouver des bénéfices; leur maigre champ leur assurera tout juste quelques ressources alimentaires; ils sont murés dans la pêche... Ce n'est pas tout: Robin imagine en 1783 un “truck-system”: les pêcheurs ne sont plus payés que par la moitié en argent, le reste est payable en nature, aux magasins de denrées de toute sorte que la Société Robin ouvre à chacun de ses comptoirs. Ainsi les pêcheurs ne se fournissent plus que chez les Robin; et comme on avance à ces grands imprévoyants des marchandises à crédit, ils restent toujours débiteurs; ils sont liés à leur maître et seigneur...”²

...Sa chose, quoi! Gare à l'exploité en mal de secouer ses chaînes, en quête d'un nouvel acheteur qui lui offrirait un prix moins dérisoire pour ses

¹ A. Bernard, *id.*, p. 183.

² R. Blanchard, “L'Est du Canada Français,” T. 1er, p. 68.

belles pêches; gare aux récalcitrants, aussitôt brimades, sévices, menaces de la prison. Pour les mieux tenir sous le joug, on leur refuse l'instruction; "en seraient-ils plus habiles à pêcher?" écrit Philippe Robin. A ce jeu, les recettes des Jersiais devinrent fabuleuses, et leur système commercial, le symbole de l'esclavage... tel que le pratique, de nos jours, l'U.R.S.S. Mgr Plessis, après une visite à Paspébiac, en 1811, dit que "les habitants sont des espèces de serfs". Oui, des serfs, profondément marqués par la servitude. Voilà le type d'homme que façonna une politique économique de forbans. Cet exploité, on le reconnaît à son allure méfiante, à son air de chien battu. On le rencontre encore parmi les descendants du gaspésien pur, la victime la plus affectée par l'ostracisme infâme des Robin.

La zone de servage avait failli englober les Acadiens; l'agriculture les sauva. Avertis du danger, aiguillonnés par le célèbre abbé Bourg, les uns, sans cesser toute pêche, cultivent davantage la terre; les autres s'adonnent uniquement à l'agriculture comme les grands fermiers de l'époque, les Loyalistes.

Telle était, au début du XIX^e siècle, la géographie humaine de la Côte Sud.

Laurent de COURVILLE

(à suivre)

Le pseudo-Jules Évrard déraisonne

Du 1er au 3 octobre dernier, le *Canada* publiait un inqualifiable factum, insidieusement intitulé: *Armand LaVergne fut-il le grand patriote qu'on dit?* On ne peut guère imaginer de monument plus parfait de la bêtise et de l'indignité. Sous le prétexte misérable de défendre la race, la langue et la religion, après des précautions oratoires fort doctorales et très hypocrites, l'auteur, un nommé Jules Évrard, piétine celui que les "Jeunes Patriotes" s'approprièrent à célébrer. Cette rage de nécrophage invertébré s'exalte jusqu'à laisser croire à l'homme normal que les mobiles secrets de cette prose hystérique sont beaucoup plus personnels et sentimentaux.

Il est inutile de réfuter ces paragraphes puisque l'auteur, par un scrupule tout à fait professionnel, les a préservés de toute logique. En rupture avec la grammaire et le bon sens le plus élémentaire, ce dégoûtage en trois temps se garde bien de tout autre chose que de salir, de vilipender, de diminuer. Voici un exemple de cette incroyable faiblesse d'esprit. Jules Évrard veut prouver que LaVergne n'a jamais aimé la langue française et ce génial enfant de l'écritoire nous pond ceci: "De plus, comment se fait-il, s'il a si bien et si longtemps

défendu la langue française, qu'aucun des divers gouvernements français, qui ne sont pas mesquins sur l'octroi des rosettes de la Légion d'Honneur, des palmes académiques, etc... n'ait songé à lui accorder une de ces décorations?" C'est pénible. Pour oser de tels raisonnements, il faut être d'une naïveté congénitale ou d'une méchanceté féroce. Et le topo continue sur ce ton, avec des hausses et des baisses dans l'art d'insinuer, de calomnier et de tartufier. J'en dispense les lecteurs de l'*Action nationale*.

Toutefois il faut que Jules Évrard et tous ses semblables comprennent une fois pour toutes pourquoi les jeunes aiment et vénèrent Armand La Vergne, pourquoi son souvenir leur reste comme un appel à l'idéal et à la vie noble. La récente manifestation autour de son tombeau, où ne rougirent pas de se rencontrer des personnages indemnes de cabotinage et de vénalité, concrétise les aspirations vers La Vergne de la jeunesse nouvelle. Que Jules Évrard & Cie méditent sur cet événement. Il sera pour eux plus inspirateur que les rosettes de France et les palmes académiques... Leur prose s'en ressentira.

Sans décerner à La Vergne les auréoles légendaires dont se plaignent ses envieux, les jeunes d'aujourd'hui découvrent en lui les traits essentiels de leur idéal. Il représente les valeurs nationales les plus sacrées et les plus solides qu'une génération de lâcheurs et de concussionnaires a misérablement

compromises et qu'ils veulent conquérir au prix des renoncements les plus durs. LaVergne les précède en cette voie héroïque du patriotisme renaissant. Si en 1911 la bande de créchards faméliques que la victoire avait ralliée autour de lui ne s'était pas honteusement parjurée, la campagne actuelle des jeunes contre les abus confédératifs n'aurait pas eu d'occasion ni de cause. En dépit des trahisons et des bassesses, des menaces et des sollicitations vénales, LaVergne n'a jamais bronché sur les principaux articles de son programme qui fut résolument nationaliste. Voici le témoignage de Léopold Richer dont les connaissances politiques et l'intimité avec l'ancien député de Montmagny sont plus rassurantes que le cauteleux désintéressement de Jules Évrard: "LaVergne a toujours été un patriote authentique. Il n'a jamais flanché sur les questions de principe". (*Le Droit*, 6 oct. 1936).

La Vergne: *patriote authentique*. Ces deux mots expliquent toute la reconnaissance et l'attachement qui groupent la jeunesse autour du souvenir et du tombeau de cet homme. Dans une lettre que publiait l'*Action catholique* du 8 novembre 1933 et que Jules Évrard commente avec la perspicacité d'un aveugle-né, LaVergne a résumé les griefs qu'il portait contre Laurier. Le lecteur impartial découvre dans ce document les principales réclamations d'une politique nationaliste, d'une politique qui rend justice aux Canadiens français, d'une

politique qui rejoint les aspirations actuelles de la jeunesse. Si en plus nous poussons le sens de ce programme jusqu'à réclamer la revision de la Confédération, LaVergne reste un des premiers maîtres à nous indiquer cette orientation. Défenseur des minorités opprimées du Manitoba, défenseur des droits de la langue française, ennemi des impérialismes de toute nuance, fondateur de la *Ligue nationaliste* en 1900, ces titres suffisent à lui gagner le respect des jeunes générations. Elles reconnaissent en lui un précurseur du réveil national qui sauvera notre peuple en train de s'engluier dans l'apathie collective la plus fétide. LaVergne est pour elles un programme et un idéal. Voilà, M. Évrard, et toutes vos colonnes du *Canada*, soutiendraient-elles la plus immaculée des vérités, n'y changeront rien. Vos entreprises indignes sur la tombe d'un mort sont incapables de susciter le maigre scandale que vous escomptiez. Les jeunes ne prétendent nullement que LaVergne fut exempt de toute faute, mais, comme à la plupart des grands hommes qu'honore l'histoire, ils lui pardonnent pour la magnifique leçon d'énergie, de patriotisme et de foi qui en définitive se dégage de sa vie. Ils ne craignent pas les révélations futures des autres Jules. Ils sont certains qu'il en surgira encore. LaVergne lui-même semble s'être d'avance résigné à leurs manœuvres nocturnes quand il écrivait: "La race des entrepreneurs en pavés n'est pas près

de s'éteindre". Malgré ces injustes rigueurs du sort, se souvenant que la bave des crapauds fertilise quand même la motte de terre où elle tombe, ils garderont comme mot d'ordre ces paroles récentes de M. Eudore Couture: "Allez-y dignement, mais vaillamment. A la manière de LaVergne!"

C'est ça: A la manière de LaVergne!

PEAU D'OURS

A propos D'EVE (une des dernières œuvres de Péguy) Dans *Entretiens avec J. Lotte et Charles Péguy*.

"...Il est probable, quelle que soit la fortune actuelle de ce livre qu'il ne développera toutes ses puissances qu'après de longues incubations. Il est fort possible qu'il dépasse notre temps; c'est un livre tout plein du sacré, c'est-à-dire de ce dont nous manquons le plus, de ce dont nous avons même perdu le sens. Péguy a dit autrefois qu'en ce monde moderne tout le monde était moderne et même ceux qui combattent le moderne et encore plus ceux qui sont investis pour le combattre et qui ne le combattent pas. *Cette affreuse indigence, cette affreuse pénurie du sacré* est sans aucun doute la marque profonde du monde moderne."

Allocution au banquet du 'Travailleur' à Worcester

M. Louis Durand, avocat des Trois-Rivières, était chargé de représenter le Canada français au banquet organisé par les amis du "Travailleur" de Worcester, à l'occasion de son 6ème anniversaire. Nous reproduisons cette pièce au complet, qui résume l'effort d'expansion du Canadien français aux Etats-Unis, ses vertus d'audace et d'initiative.

Au mois de juin 1935, à Manchester, quelques-uns d'entre vous, j'en suis sûr, avaient tenu à honneur d'aller entendre M. l'abbé Groulx. Ceux-là reconnaîtront dans ce que j'essaierai de dire ce soir l'écho de sa parole ardente et chaude et tous vous saisirez au passage le reflet de sa propre pensée, si virile et si exaltante que nous en sommes tous marqués.

Il serait assurément prudent, en tous les cas bien à propos, de ne pas nous arrêter à faire de comparaisons entre celui qui m'a précédé au milieu de vous et celui qu'un hasard, trop bienveillant pour le pauvre homme qui en est l'objet, vous délègue aujourd'hui pour prendre sa relève.

Aussi bien y aurait-il mauvaise grâce de ma part à insister. Il y a trois semaines, à Arthabaska, dans notre vieille province de Québec, au pied du Mont Saint-Michel, devant la petite rivière Nicolet, qui

coule son mince ruban d'argent au fond d'une douce vallée, en face des bois, des champs, des maisons campagnardes, de l'église et du vieux collègue de pierre qui témoignent en silence de l'effort comme de la volonté de durer de nos pères, j'ai entendu M. l'abbé Groulx, dans le cimetière paroissial, après avoir béni la tombe d'Armand LaVergne, demander à la foule pieuse et recueillie qui l'entourait de réciter un Notre Père pour l'âme de celui que nous pleurions.

Son corps reposait à nos pieds, mais de la terre où il est enseveli, à sa tête, surgit une belle croix de granit blanc d'où s'élèvent de la base deux groupes de feuilles d'érable sculptées se haussant comme par un effort naturel vers la fleur de lys qui resplendit au sommet. Et j'ai compris pourquoi l'on avait demandé à M. l'abbé Groulx d'être celui qui prononcerait les dernières paroles de l'Église sur la tombe du grand patriote disparu. Et j'ai compris en même temps pourquoi il nous avait demandé de réciter en commun, dans la langue que LaVergne avait défendue toute sa vie, comme l'instrument même de notre émancipation et la charte de toutes nos libertés culturelles, l'invocation familière qui, nous rapprochant de Dieu, ne nous interdit point de souhaiter la réussite humaine de ce qu'Il a voulu en nous laissant l'honneur de la mériter: "Notre Père qui êtes aux cieus, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur *la terre* comme au ciel..."

Debout dans le petit cimetière d'Arthabaska, droit et immobile, tête nue, le masque grave et méditatif, l'abbé Groulx a senti avec encore plus d'intensité que nous tous le symbolisme profond de cette cérémonie funéraire si pleine d'espérance en l'au-delà, et d'enseignements si fiers quant à notre destinée nationale.

La jeunesse présente, nombreuse et dynamique, en a frémi jusque dans ses moelles. Au cours de l'assemblée populaire qui s'en est suivie, si elle a réclamé avec tant d'ardeur, et tout de suite au début, M. l'abbé Groulx qui n'était pas au nombre de ceux qui devaient parler, c'était moins peut-être pour lui faire l'hommage de son admiration en le proclamant "notre maître à tous" que pour mieux lui signifier qu'elle a compris ses leçons, qu'elle est décidée plus que jamais à les faire passer dans sa vie puisqu'elle venait d'en être touchée d'une façon charnelle, si l'on ose dire.

Des feuilles d'érable qui se haussent en s'agrippant à une croix de granit vers une fleur de lys qui tend sa pointe vers l'azur, sur la tombe d'un patriote que recouvre la terre qu'ont découverte, civilisée et christianisée ses pères, c'est une allégorie si vivante et si frappante que les plus inattentifs n'auraient pu manquer d'en être empoignés.

Je vous l'apporte à mon tour pour que nous la méditions ensemble. Comme cette jeunesse massée sur le versant du Mont Saint-Michel, nous sommes

tous de condition moyenne. Ainsi que je vous l'ai dit il y a un moment, il se trouve que je prends la relève de M. l'abbé Groulx auprès de vous, Franco-Américains, mais ce terme de "relève", je ne l'ai pas choisi au hasard. C'est un terme militaire qui implique la reprise d'un service commandé en un poste particulier par quelqu'un qui succède à un autre, dans l'ordre et la discipline. Et cela me rappelle une parole de Renan que je trouve au dernier livre d'Alphonse Séché intitulé: "Réflexions sur la force".

"Le soldat de Napoléon, écrit Renan, se disait bien qu'il serait toujours un pauvre homme; mais il sentait que l'épopée à laquelle il travaillait serait éternelle, qu'il vivrait dans la gloire de la France".

La jeunesse canadienne-française, piétée dans le souvenir d'Armand LaVergne, a senti d'instinct, elle aussi, avant même de connaître cette phrase de l'écrivain français que je viens de vous citer, que tous, tant que nous sommes, nous serons toujours de pauvres hommes. Quelques-uns peut-être, comme LaVergne lui-même, connaîtront, non pas le succès, il y a dans ce mot quelque chose d'un peu bas qui me défendrait de l'employer, mais des victoires sur la désespérance, la démoralisation et l'accablement qui seront comme des charges au clairon susceptibles d'entraîner les autres derrière soi. Ceux-là, du fond de notre rêve intérieur, nous les voyons tels que nous apparaissent, dans l'ima-

gerie impériale, les maréchaux de la Grande Armée, sabre au clair, sous des uniformes éclatants, à la tête de masses obscures et frémissantes qui, dans la joie et l'enivrement de la conquête, luttent, se battent et quelquefois meurent pour enrichir de leur sang vermeil la terre de leurs pères, ou enjoliver d'un sourire mystérieux le nom et l'image du pays.

Mais nous qui ne sommes pas à la taille de ces héros; nous qui devons nous résigner à n'être toujours que de pauvres hommes, sinon des hommes pauvres, pourquoi donc nous serait-il interdit de nous hausser dans notre propre estime en nous rappelant que l'épopée à laquelle nous travaillons sera éternelle et que nous vivrons dans la gloire du génie français à laquelle nous apporterons un resplendissement qui sera bien à nous parce que nous tiendrons à honneur de le faire aussi lumineux et étincelant que le commandent nos origines et notre histoire la plus lointaine comme la plus immédiate.

C'est cela que je voudrais vous demander de vous bien entrer dans la tête et dans le cœur. Je voudrais que vous puissiez éprouver la même amitié, la même affection, la même tendresse dont témoignait cette jeunesse sur la tombe de LaVergne pour tous ceux dont nous procédons, qui furent nos pères et que nous avons le devoir sacré de prolonger en les dépassant, si possible, dans la fidélité, le sacrifice et le sens de l'honneur.

Des feuilles d'érable qui s'appuient à la croix pour monter vers la fleur de lys en procédant de la terre d'un cimetière canadien, c'est le raccourci de toute notre destinée humaine en cette Amérique du Nord où la Providence ne nous a pas placés en nous dispersant de façon si tragique, pour qu'avant même que nous tentions, comme des mâles, d'en saisir les contours, nous renoncions, paresseusement et d'une façon méprisante à réaliser le rêve de grandeur et de beauté qu'avaient conçu nos aïeux.

Nos jeunes amis groupés à Arthabaska, ainsi que je viens de vous le dire, ont perçu de la façon la plus sensible la légende que la vie, victorieuse de la mort, venait d'inscrire comme une enluminure autour du tableau que constituait le tombeau de LaVergne surmonté de la croix triomphante et entouré d'une telle jeunesse passionnée, tendue vers l'avenir, feuilles d'érables rayonnant vers la fleur de lys, Français d'Amérique entêtés à vouloir retrouver le sens de leurs origines pour mieux faciliter le plein épanouissement de toute notre renaissance française.

Mais ici, dans cette Nouvelle-Angleterre si dense, si active, courbée sur tant de besognes absorbantes et peut-être si peu faites pour donner l'envol à des spéculations brillantes et colorées, pourquoi donc ensemble et par l'imagination ne nous transporterions-nous pas chacun dans son petit cimetière

familial, où qu'il soit, de ce côté-ci de la quarante-cinquième, ou de l'autre, pour y méditer avec nos disparus car c'est Abel Bonnard qui vient d'écrire qu'"un peuple va mourir quand il ne vit plus avec ses morts", parce que "ces morts ce ne sont pas des os dans un cimetière, dit-il, ce sont des âmes radieuses dans un foyer qui ne s'éteint pas".

"D'où vient donc notre fierté à nous Français, disait Alphonse Séché, déjà cité, d'avoir donné au monde un Rabelais, un Descartes, un Montaigne, un Pascal, un Molière, un Pasteur et Hugo..., sinon de ce que nous tenons ces grands hommes pour nos représentants... Nés de nous, ils nous ont engendrés spirituellement. Si notre peuple ne les avait pas enfantés, aujourd'hui il serait autre qu'il n'est à cause d'eux".

Quelle disproportion, serez-vous tentés de me dire, dans le temps, l'espace et les valeurs, entre l'invitation que vous venez de nous faire de méditer sur nos humbles disparus et les noms prestigieux que vous évoquez à notre mémoire. Pourquoi pas y avoir ajouté Racine, Corneille, La Fontaine, en descendant jusqu'à Barrès et jusqu'à Charcot qui vient de mourir dans les mers polaires, et en effet, pourquoi pas? Disproportion? Ah, non! Faute de goût? Pas plus! Manque de mesure, peut-être? Oh, là, là n'employons pas ce mot que l'on est en train de déconsidérer à jamais.

Mais alors, quoi? Eh bien, voilà, Américains de

ma race et de mon sang, c'est simple comme tout : "ce sont des exemples de travail, de courage, de valeur, et c'est en les suivant que nous nous engageons à notre tour dans cette hiérarchie magnifique qui va des honnêtes gens aux héros".

Ils sont de la famille ceux-là que je viens de vous nommer et nous n'avons pas le droit de ne pas nous enorgueillir parce qu'ils sont du même type et de la même essence que nous.

Ils vous paraissent éloignés, distants, différents et pourtant la plupart sont contemporains de nos commencements comme peuple sur ce continent américain.

Pendant que le Cardinal de Richelieu, mort en 1642, le plus grand homme d'État qui ait honoré les mille ans de la monarchie française, écrivait dans son testament politique que "les Français sont capables de tout pourvu que ceux qui les commandent soient capables de bien enseigner ce qu'il faut qu'ils pratiquent", des Français qui étaient nos pères, les vôtres, les miens, fondaient Québec en 1608, Trois-Rivières, en 1634, Montréal en 1642. Ils ouvraient un monde à la civilisation en y apportant avec eux une langue de lumière et de clarté, une religion d'amour et de pardon, des mœurs, des habitudes, des coutumes, des façons de penser, d'agir et de sentir qui sont restés l'honneur de l'humanité.

Ah, oui, je sais bien, vous allez me dire d'une voix

où je décèle un peu de découragement par comparaison avec notre pauvre condition : ceux-là sont des surhommes, des exemplaires typiques d'humanité supérieure, et vous allez sans doute nous citer, comme dans tout discours de "Canayen" qui se respecte, avec des trémolos dans la voix, le cas si héroïque et presque surhumain de Dollard des Ormeaux.

Eh bien oui, je vais vous le citer puisque ce petit Français résume dans sa personne cette "magnifique hiérarchie qui va des honnêtes gens aux héros". Avant de partir pour cette aventure d'une témérité si fascinante qu'il soupçonnait d'y devoir peut-être laisser sa vie, commandant d'une petite troupe qui allait démontrer au soleil d'Amérique que "les Français sont capables de tout pourvu que ceux qui les commandent soient capables de bien enseigner ce qu'il faut qu'ils pratiquent", il signe quand même, parce que l'espérance

qui garantit tout
 qui garantit demain à aujourd'hui
 et ce soir et ce midi à ce matin
 Et la vie à la vie, et l'éternité
 même au temps,

il signe quand même une reconnaissance de dette à Aubuchon, de Montréal.

Il était un pauvre homme comme nous tous et comme la plupart d'entre nous c'était un homme

pauvre; il avait des dettes et souscrivait des billets promissoires qu'il espérait quand même pouvoir payer, mais dont il assurait la validité, par sa signature, en cas d'accident, parce qu'avant d'être un héros il savait se contenter d'être un honnête homme, ce qui prédispose toujours à la propreté morale et physique.

Quel exemple et quelle leçon, et comme nous comprenons mieux encore tous les autres qui, obéissant aux impulsions de notre génie national, ont su faire modestement, sans éclat et sans vaine gloriole, leur simple devoir de Français, croyant qu'ils resteraient toujours anonymes, mais sentant bien que l'épopée à laquelle ils travaillaient serait éternelle.

Venez dans la province de Québec l'année prochaine, parcourez nos routes, non pas pour les trouver moins larges ou moins roulantes que les vôtres, c'est bien secondaire et d'un intérêt... passager, si l'on peut dire, mais pour y méditer peut-être à l'entrée de certains villages ou dans certaines villes.

Dans Montréal, par exemple, un panneau apposé par le ministère de la Voirie vous indiquera, comme à tous les autres touristes américains, mais avec un accent plus intime et plus personnel, l'endroit où naquit Bienville, fondateur de la Nouvelle-Orléans. A Berthier, vous serez frappés d'apprendre que c'est de là que partit Jean-Baptiste Faribault, qui fonda Kankakee, dans l'Illinois. A Saint-Pierre de

Montmagny, les cultivateurs seront heureux de vous faire savoir que c'est chez eux que naquit Norbert Blanchet, qui fut le premier évêque de l'Orégon.

C'est à Sainte-Anne des Plaines que naquit Prudent Beaudry, premier maire de Los Angeles; à Oka que vécut d'abord François Picquet, fondateur d'Ogdensburg, dans l'État de New-York; à Mascouche que demeurait Repentigny avant d'aller dans le Michigan y fonder le Sault-Ste-Marie.

Nous apprendrons encore, si nous ne le savions déjà que c'est à Beauharnois que François Bourbonnais vit le jour dont le nom a été donné à Bourbonnais de l'Illinois; à Louiseville nous saurons que le fondateur de la petite ville qui s'appelle Gervais, dans le Minnesota, y avait été baptisé sous le nom de Benjamin Gervais; à Maskinongé une affiche nous révélera que c'est là que naquit l'un des plus fameux explorateurs de l'ouest des États-Unis, François-Xavier Aubry, et je connais des Aubry dans la petite ville des Trois-Rivières qui ne seraient pas peu fiers de vous apprendre que c'est d'après eux que l'on a baptisé Aubry City, de l'Arizona, et Aubry City, dans le Colorado.

En y réfléchissant, vous qui êtes si nombreux dans cette Nouvelle-Angleterre où vous êtes destinés à vous perpétuer, vous vous trouverez moins seuls, moins isolés du foyer central, vous y puiserez "un stimulant à l'effort vers la grandeur morale, pour le cuirassement de vos âmes latines".

A Saint-Louis-sur-le-Richelieu vous apprendrez que c'est Michel Ménard qui a fondé Galveston, dans le Texas; à Saint-Michel d'Yamaska nous saurons que le fondateur de Superior City, dans le Wisconsin, s'appelait J.-B. Lefebvre et qu'il était enfant de cette paroisse; à Saint-Pierre les Becquets, sur la rive sud du St-Laurent, nous réapprendrons que Julien Dubuque, fondateur de Dubuque, Iowa, était originaire de la vieille province de Québec et à Saint-Remi de Napierville, si quelqu'un a l'occasion de rouler de ce côté, il aura peut-être la surprise de se rendre compte que c'est là que vint au monde Vital Guérin, fondateur de Saint-Paul, Minnesota.

Je pourrais continuer comme cela un bon moment encore et vous faire toucher du doigt que les Français qui les premiers cherchèrent ici des sites où jeter des semences d'avenir, ont eu le génie, chaque fois, de s'arrêter toujours à des points névralgiques ratifiés par le développement qui s'en est suivi.

Vous y verriez aussi que quelques-uns d'entre eux y ont joué un rôle de premier plan, ce qu'un bon nombre d'entre vous répètent ici.

Charles Réaume, de Laprairie, devint juge à la Baie Verte, en 1796, et le musée de la Société historique du Wisconsin garde toujours comme une relique précieuse la robe écarlate à revers de soie blanche qu'il revêtait quand il siégeait.

Pierre Ménard, né à Saint-Antoine sur Richelieu,

eut l'honneur d'être le premier gouverneur de l'État de l'Illinois.

Salomon Juneau, enfant de l'Assomption, fonda Milwaukee. Il en fut le premier maître de poste, le premier registrateur et le premier maire. Il y fit construire à ses frais un palais de justice, et lors de ses funérailles le major Ulysse Grant, qui devint par la suite le dix-huitième président de votre pays, précédait la troupe qui s'avancait à la tête d'un imposant cortège.

Juneau, dit la chronique poétique, et écoutez bien ce jugement de l'histoire qui démontre qu'on y gagne à rester Français quand Dieu et la nature nous ont ainsi fabriqués,

Juneau so fair, and whose wit was so keen,
 Came here in the year eighteen hundred eighteen;
 So manly and bold, with a dark, hazel eye
 Always told the truth, and never a lie,
 This pioneer of his race.

Comme il serait facile de parler de M. de Contre-cœur, fondateur de Pittsburg, dans la Pennsylvanie; de Lamothe-Cadillac, fondateur de Détroit; de Vincennes, fondateur de Vincennes, dans l'Indiana; il serait tout aussi agréable cependant de vous entretenir de Leclerc, fondateur de Davenport, dans l'Iowa; de Laclède et de Chouteau, fondateurs de Saint-Louis, dans le Missouri; de Campeau, fondateur de Grand Rapids, dans le Michigan.

Pourquoi alors oublierions-nous Charles Blanchet, fondateur de Saint-Charles, dans le Missouri; Robidou, fondateur de Mont-Robidou, dans la Californie; Louis-Vital Baugy, dont l'ancêtre s'était fixé au Canada en 1638 près de Beauport, et qui, par suite des randonnées de son père, devint député à la législature du Missouri à l'âge de 27 ans, fut maire de Saint-Louis, président de la Bourse, commissaire des Écoles publiques et mourut sénateur du Missouri après avoir refusé des mains du président Johnston le poste de commissaire des affaires étrangères.

Quand le petit Canadien français qui sait tout cela jette un œil sur la carte géographique de l'Amérique du Nord et qu'il y voit se profiler la ligne altière des Montagnes Rocheuses, s'il est de Trois-Rivières, spécialement, ou s'il y a de la parenté, ce n'est pas sans un sentiment d'orgueil bien légitime qu'il se rappelle que l'homme civilisé qui le premier les a vues se détacher sur l'horizon après onze années de luttes, d'obstination et de sacrifices sans nom, c'est un Trifluvien à qui en 1934, nous avons élevé un monument que je vous invite à venir admirer quand vous passerez chez nous, parce que Pierre Gauthier de Varennes, sieur de LaVérendrye, mérite votre hommage respectueux.

D'un regard circulaire, le petit Canadien français de Lowell, de Woonsocket ou de Lévis, qui est penché sur sa géographie, embrasse tout le "middle-

west" américain et s'il voit, dans l'État du Missouri, les noms de Montbrun, de la Gasconnade, de la Bonne Femme, de la Prune, de la Charbonnière, de la Bénite; si, intrigué, il regarde dans le Minnesota et qu'il y trouve les noms de St-Cloud, de Saint-Paul, de St-Antoine, de Ste-Croix, du Lac Pépin, s'il court au Wisconsin pour y trouver des syllabes familières comme Trempleau, La Crosse, la Prairie du Chien et poussant jusqu'à l'Orégon, il y constate que les rapides, les cascades et les passes difficiles portent des noms qui trouvent un écho à ses oreilles parce que c'est le Passage du Diable, ou la Porte de l'Enfer ou les Cornes du Démon. Cela ne le surprend pas, s'il est de Trois-Rivières, spécialement, ou s'il a des "connaissances" dans les environs, parce qu'il sait bien que c'est Nicholas Perrot, qui partit de Bécancour, tout près de chez nous pour aller conquérir la réputation du plus fameux explorateur de l'ouest central des États-Unis, comme il sait bien, si d'un coup d'œil il remonte à la Baie d'Hudson, que les découvreurs de la Baie d'Hudson et virtuellement les fondateurs de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ce sont deux Trifluviens: Radisson et Des Groseillers, ce qui ne l'empêche pas de faire, comme le président Roosevelt l'a fait l'été dernier, un salut d'amitié à cet autre Trifluvien qui s'appelle Jean Nicolet, et à qui les Américains ont élevé une statue à la Baie Verte qu'il avait découverte et baptisée.

Le petit Canadien français de Worcester ou du Cap de la Madeleine; l'Acadien de la Louisiane ou de l'Ile-du-Prince-Édouard qui voit battre à ses tempes le même sang qui faisait palpiter le cœur d'Évangéline; le jeune "Canuck" du Nord de l'Ontario comme celui des plaines de l'ouest, si on lui montre non pas seulement par de savantes dissertations politiques sur nos droits positifs ou naturels, mais dans la réalité vivante et palpitante, charnelle et sanguine, qu'à quatre cents ans de distance, ce que vous faites aussi bien que ce que nous faisons: fondations économiques, paroissiales, scolaires, sociales, intellectuelles, comme dans une institution aussi modeste et vaillante que le "Travailleur", par exemple, pour n'en citer qu'une, c'est l'œuvre de Ferdinand Gagnon qui se continue, se ramifie, s'amplifie, se multiplie, ramifiant, amplifiant et multipliant rien que dans l'est de l'Amérique du Nord, par la prière du matin et chaque matin, cinq millions de fois le signe de Croix de Cartier, à Gaspé, à la française.

Oh, il aura vite fait de comprendre, si on y met de la chaleur, de la sensibilité, de la fierté, de la lucidité, de l'obstination dans la joie et la beauté, que "toute notre vie est suspendue aux traditions, aux rêves, aux souvenirs, aux sentiments, aux intérêts vivaces d'un certain nombre d'hommes dont la chair et l'esprit sont déterminés par les siècles".

Il le sentira avant même de le comprendre par le

spectacle des onze ménages qu'il y avait dans ma ville des Trois-Rivières en 1645, où nous sommes aujourd'hui 40,000 habitants, la ville la plus française du continent.

La lecture du contrat de mariage d'Urbain Beaudry de Trois-Rivières, qui, en 1647, faisait le voyage à la rame, pour aller épouser Madeleine Boucher à Québec lui rappellera vos grands-pères qui retournaient il y a près de cent ans dans Québec y chercher leur promise. Vous y verrez qu'elle ne lui apportait pas plus que vos arrière-grand'mères, qui n'enrichissaient point votre aïeul: "quatre draps, deux nappes, six serviettes de toile et de chanvre, un matelas et une couverture, deux plats, six cuillers et six assiettes d'étain, une marmite et une chaudière, une table et deux bancs, une huche, un coffre fermant à clef, un habit selon sa qualité et du linge à discrétion"; mais vous êtes deux millions et demi aujourd'hui quand nous sommes de l'autre côté de la frontière trois millions!

Il n'y a que deux façons d'apprendre et de voir clair ici-bas: l'expérience et la raison. L'expérience qui observe, note et retient, la réflexion qui dégage le constant, la loi, et conclut.

Nous sommes d'une race "pétrée d'allégresse, que rien ne peut empêcher de rire". Nous avons vu les Iroquois tout essayer pour nous détruire; d'autres sont venus par la suite qui, par des moyens moins violents mais plus perfectionnés et plus insidieux,

ont tout tenté pour nous écarter, nous réduire ou nous séduire, toujours pour mieux nous détruire. Et cependant nous sommes encore là, plus nombreux, plus vivants, plus actifs, plus décidés que jamais. Pour ne vous en donner qu'un exemple, c'est un jeune prêtre de la Mauricie, l'abbé Turcotte, qui, à l'occasion du III^e centenaire des Trois-Rivières, harmonise nos vieilles chansons de France de ses mains patientes et de son cerveau d'artiste, qui les fait imprimer à ses risques et à ses frais sous une toilette splendide pour que ne se perdent pas et cheminent plus longtemps dans des atours noblement taillés, les vieux mots qui depuis toujours chantent à la fois la nostalgie dont il arrive que nos cœurs soient étreints et l'espoir immense qui les fait battre plus souvent à un rythme accéléré.

Race pétrie d'allégresse que rien ne peut empêcher de rire!

Des défaitistes que l'apparente opulence des autres éblouissait nous conseillaient de tout lâcher. Il n'y avait qu'une chose qui fut importante; se rouler dans l'or et, au lieu de se préoccuper de ses papiers de famille, entasser des actions ordinaires ou communes, classe A ou classe B, peu importe, des actions privilégiées convertibles, cumulatives, "participating", que sais-je encore, ou alors des "sinking fund bonds", des "guaranteed bonds", des "joint bonds", ou des "unredeemable bonds"... C'était une frénésie à croire que la dernière res-

source de la civilisation s'était concentrée à la Bourse, dans la "floor crowd" hurlante et trépi- gnante...

Mais Jean-Baptiste, qui a appris au cours de longs siècles, par le spectacle de ses pères bâtisseurs de cathédrales qui durent encore et font l'admiration du genre humain après des sept et des huit cents ans de longue patience à résister; Jean-Baptiste qui a appris par sa propre expérience nationale en faisant le compte des dividendes qu'a payés la seule compagnie qui ait résisté jusqu'ici en prospérant: la Grande Hermine, le petite Hermine et l'Emérillon, à responsabilité illimitée; Jean-Baptiste sait, et voilà la raison peut-être qui lui permet de sourire de pitié devant tant de désastres accumulés par des gens si pratiques et si pressés que le monde entier en est ébranlé, Jean-Baptiste sait par la réflexion d'un cerveau français bien bâti que c'est le "long pull investment" qui finit toujours par rapporter le plus sûrement.

La preuve? Je ne la prendrai pas de ce côté-ci de l'Atlantique. J'irai la chercher à Paris, sous la plume de Charles Maurras de qui le grand académicien André Bellessort vient de dire: "Je le tiens pour un homme qui, par ses éminentes qualités d'écrivain, sa pensée puissante, sa dialectique redoutable, son amour du beau et de la France, nous fait le plus grand honneur et le plus grand bien".

(à suivre)

Voix de la jeunesse

LETTRE OUVERTE A ROGER CHAPUT

Il est un article, paru dans le dernier numéro de l'*Action nationale*, qui n'a pas été sans provoquer, j'en suis certain, une vive réaction dans les milieux féminins... qui pensent. Je veux parler de celui de M. Roger Chaput intitulé: "Notre gent féminine". Bien que je ne sois à classer ni dans la troupe des misogynes ni dans le camp de "ceux qui disent: ce n'est rien, c'est une femme qui se noie", je dois avouer que cet article déborde de vérité. Et j'ai même conscience que Monsieur Chaput a dit là tout haut ce que bien des jeunes gens pensent tout bas. Monsieur Chaput ne traite la question ni en bilieux qui manie le gourdin à tour de bras, ni en optimiste qui voit tout en rose mais en réaliste qui ne cerne que la vérité. Voilà pourquoi j'endosse les énoncés de Monsieur Chaput.

Vous protestez, mesdemoiselles? Ça se comprend. La vérité est toujours dure et n'arrondit pas ses ongles pour nous arriver sur la tête. Mais réfléchissons un instant, et, laissant de côté tout parti pris, demandons-nous encore si les jeunes filles (laissons dériver les dames pour le moment) font leur part dans la Grande Armée de la renais-

sance nationale. Et pour resserrer les horizons, ne considérons que les jeunes filles de ce qui est supposé être notre élite. Ici je ne veux pas parler des exceptions qui sont juste assez nombreuses pour trancher et ainsi faire ressortir la masse amorphe des autres.

De Notre-Dame de Grâce — les caniches — à Westmount — les barbais —, on peut toujours s'apercevoir, en examinant bien, qu'il reste encore quelques Canadiennes françaises. Mais mon Dieu! Quelles Canadiennes françaises!

Monsieur Chaput ne les a étudiées que dans leur vie sociale, en général. Moi, je les observerai dans le tram. Bon! Attention elles sont là, trois ou quatre. Naturellement, elles parlent. En fermant bien les yeux sur les anglicismes gras et bien nourris qu'elles glissent dans leur conversation, on peut avoir l'impression qu'elles possèdent une certaine instruction. La conversation s'élève et les fait haleter. Voyons! Sont-elles à protester contre les cartons-réclames anglais que l'on a plaqués en bordure de la toiture du tramway? ou bien à pester contre les raisons sociales uniquement anglaises des maisons de commerce qu'elles peuvent voir défiler par les fenêtres? Non elles sont à commenter la qualité de la robe qui vient de passer devant elles, sur le dos d'une de leur congénère.

Après quelques instants, la conversation change. On parle du dernier "party" où mademoiselle Chose

a fait à monsieur Chose un quelque chose qui était une chose atroce. Enfin on parle de tout, excepté de choses sérieuses. Puis à un arrêt du tram, l'on se sépare avec des "Good Bye" pathétiques qui me font monter les larmes aux yeux. Et celle d'entre elles qui ne descendra que plus tard s'est replongée dans la lecture d'une revue très intellectuelle et très française qui s'intitule: *Master Detective*. Sans doute, et je suis le dernier à en douter, que les jeunes filles parlent aussi en dehors des tramways. Mais il ne faut pas oublier que ce dont on parle dans le tram, on en parle ailleurs et que "la conversation n'est que l'extériorisation des problèmes et des idées qui hantent le cerveau humain".

Monsieur Chaput a donc parfaitement raison de se plaindre du manque de conscience nationale et même d'intellectualisme de nos jeunes filles qui, par leur position sociale, se devraient de donner l'exemple. Sur le plan national, nos jeunes filles ne se bornent trop souvent qu'à ne pas nuire. Or, c'est usurper de la vie que de se borner à ne pas nuire. Les morts en font autant et ne demandent rien pour cela.

Alerte! Mesdemoiselles! Exilez-vous au plus vite du pays de l'inaction où vous vivez. Le temps n'est plus au dilettantisme "qui de tous les égoïsmes, est le pire qui dégrade les plus hautes puissances de l'âme à n'être plus qu'un outil du plus stérile et du plus inhumain plaisir". Ne l'oubliez pas,

mesdemoiselles, vous avez des devoirs. Et le devoir est "une foi que l'on ne peut éliminer de la vie" même "on the top of Westmount". Quand vous les aurez compris ces devoirs et que surtout, à la flamme d'un enthousiasme fécond s'opérera, chez vous, la soudure entre la pensée et l'action, alors nous, les jeunes gens, lorsque nous serons parmi vous, nous n'aurons plus l'impression de vivre dans un jardin de beaux visages et dans un désert d'idées.

Jean-Paul ROBILLARD

"*De la peur...* la Peur est partout. L'Honneur, le Devoir, la Charité, la Sainteté ne sont pas ce qui mène... *Nolite ergo timere...* Notre Seigneur parle précisément de ce qui aujourd'hui nous menace: les violences, la mort. *N'ayez pas peur!* Il faut regarder en face... L'essentiel est de mourir droits, pour un juste témoignage... mais se mettre droits ne va pas sans de rudes efforts... Il faut de la clarté et du courage; donc beaucoup de sang-froid. A la racine du sang-froid, il y a la prière. Non pas tant celle qui demande, mais celle qui fait le silence, qui apaise, qui regarde, qui met en ordre... Et puis, plus profondément, il y a l'amour... Le jour où nous aimerons ceux qui nous font peur, alors il y aura une chrétienté. Or, nous vivons à l'inverse... La peur engendre la haine... Elle est la cause de presque toutes les violences. Il faudrait aller à la racine et oser l'amour. Alors il n'y aurait plus de peur. Alors presque toutes les violences s'évanouiraient... Voulez-vous en faire l'essai? C'est peut-être urgent."

Paul DONCOEUR,
(Cahiers du cercle Sainte-Jehanne.

L'Action nationale à Ottawa

Le dimanche 18 octobre, réunion annuelle de la Société Saint-Jean-Baptiste d'Ottawa. Vœux d'orientation: "Lire et répandre les ouvrages qui traitent des questions nationales. Commenter tout spécialement "Orientations" de l'abbé Lionel Groulx, l'enquête de l'*Action nationale* sur l'éducation nationale, "Nationalisme et Religion" du R. P. Louis Lachance, O.P., "Osons" de J.-H. Marcotte, "Conditions de notre destin national" d'Herbas Bastien, "Mesure de notre taille" de Victor Barbeau, etc., etc. S'abonner aux revues qui traitent de nos problèmes nationaux, surtout à l'*Action nationale*. C'est ainsi que notre revue et les ouvrages de quelques-uns de nos directeurs s'imposent de plus en plus à l'inquiétude des Canadiens français.

Conférence de M. l'abbé Tessier

M. l'abbé Albert Tessier, préfet des études au séminaire des Trois-Rivières et directeur de la Ligue d'Action nationale, a prononcé à Ottawa, le 11 octobre, sous les auspices de la Société des Conférences de l'Université d'Ottawa, une conférence intitulée: *Images mauriciennes*. Conférence extrêmement goûtée, qui constituait un bel enseignement de patriotisme. M. l'abbé Tessier a montré plusieurs films de la Mauricie, dont l'un était un merveilleux poème en l'honneur de l'eau, qui est route, beauté, aliment et repos.

TESTIS

Problèmes

Sous une couverture passablement romantique, Me R. L. Calder¹ consigne une série de protestations juridiques en marge du défunt régime Taschereau. Une espèce d'enquête rétrospective qui résume les malheurs et le déclin de la liberté québécoise. Il fallait la science de l'éminent avocat pour découvrir les avanies, la plupart odieusement perpétrées, qu'a subies chez nous le droit en ces dernières années. Il fallait le courage et la désinvolture du patriote pour revendiquer aussi fermement contre la tyrannie légalisée. Ce livre, qui n'est pas loin du pamphlet vindicatif, est une action méritoire d'énergie et de franc parler. N'oublions pas qu'il fut lancé au temps funeste où l'oligarchie la mieux organisée dominait la province.

Me Calder démontre en huit propositions qu'on nous a saboté notre code au profit d'une poignée d'individus alors bien assis. Il s'emporte surtout contre l'abolition des brevets de prérogative qui libère le fonctionnaire de tout contrôle par le citoyen, contre l'usage des bulletins sans talon qui annulent le scrutin secret, contre la trop fameuse loi Dillon qui protège (je devrais dire: *protégeait*) les plus abominables fraudes électorales. Il nous apprend, avec preuves de droit et de fait, qu'au

XXe siècle la torture sévit encore dans les enquêtes criminelles. Elle fonctionne misérablement aux États-Unis sous l'appellation ésotérique de *Third Degree* et dans le Québec sous des euphémismes encore plus hypocritement protocolaires.

Les dénonciations de M. Calder éclatent, virulentes et loyales. Elles utilisent tous les moyens de la polémique, depuis le savoir irréfutable jusqu'au fait divers et au calembour. Nous regrettons seulement le français déplorable qui charrie d'abondants anglicismes, des participes éclopés, des solécismes malsonnants. Sans doute, nous comprenons les circonstances atténuantes. Me Calder est victime de son éducation bilingue et jusqu'ici il a rédigé plus de procédure que de littérature. Son effort appelle l'indulgence. En tête de son livre il déclare aux aristarques: "Vous êtes coutumiers de l'abattage. Notre désert littéraire est jonché de vos victimes... Cet abattage, je vous prie de me l'épargner". Me Calder mérite plus que la pitié du phraseur, c'est l'admiration des nationaux qu'il commande. Il doit lui-même jouir aujourd'hui de sa victoire, puisque la plupart des lois inqualifiables qu'il dénonce subissent une mise au rancart vengeresse. Le *bill Dillon* est révoqué. Les brefs de *prohibition* et de *certiorari* sont accessibles et au moment où je bâtis cette chronique, M. Duplessis présente en chambre le projet d'amender la *Loi des liqueurs alcooliques de Québec*. Est-

ce le résultat pratique de cette brochure courageuse ? Peut-être. En tous cas, nous assistons à une renaissance de la liberté et ça vaut la peine de vivre.

Dans un domaine encore plus exploré, mais où les compétents sont moins nombreux que les dégueulassiers, l'abbé Auguste La Palme jette ses remarques incisives.² Nous connaissons le cheminement nerveux de ce pèlerin qui visita notre école du rang pour en inventorier les lacunes et proposer les améliorations indispensables. A la fin du *Dialogue des Vivants et des Morts*, il concluait: "La victoire morale est au sourire". Je crains que dans sa *Lettre ouverte au Père Joseph Latour, c.s.v.*, il n'ait momentanément oublié cet axiome pacifique pour confier à la griffe la mission du sourire. Il est vrai que les écrivains de race finissent toujours, comme les grands fauves du désert, par buriner leur empreinte sur le sable. Je déplore qu'en l'occurrence le sable saccagé soit au centre d'une oasis de science, de pédagogie et de vie religieuse exemplaire. *Encore?.. encore!..* explique l'opportunité du débat et la justifie; mais à mon sens cette plaque n'en légitime pas l'occasion. Le P. Latour a eu tort de blackbouler, après une invitation officielle, le discours du Pèlerin; mais cette mesquinerie ne méritait pas la publicité que lui apporte infailliblement la renommée de l'abbé La Palme. Une torgniole, à l'occasion, brève mais concluante, eût amplement suffi.

Quoi qu'il en soit, la *Lettre ouverte* remet en circulation des problèmes primordiaux que notre somnolence collective dédaigne trop facilement. L'abbé La Palme les aborde de front et ne refuse nullement de les saisir aux angles les mieux tranchés. Il croit — et nous avec lui — que de la discussion jaillira la lumière, la solution salvatrice. Contre les optimistes béats et les profiteurs du silence il professe que "nous retirons plus d'avantages que d'ennuis de la discussion publique de la valeur de notre enseignement". Selon son genre inédit en Canada, mais que l'Europe connaît depuis Lucien de Samosate, il groupe les personnages les plus disparates et les plus antithétiques. Je cite quelques noms: le card. Villeneuve, Voltaire, Mgr Camille Roy, Olivar Asselin, Jean-Charles Harvey, Lustukru, Victor Barbeau, Colette, etc... Tous ces gens défendent les thèses du Pèlerin qui, on s'en doute, coïncident avec celles du bon sens et de la réalité. Tous s'entendent, même Aristote et Henri Girard, pour prêcher la nécessité et l'urgence d'une réforme économique, scolaire, patriotique et religieuse. Celui qu'intéressent ces questions vitales trouvera résumés ici les principaux arguments qui militent en faveur du progrès et de la juste nouveauté. Ce dialogue endiablé, sérieux et badin, les recense avec un à-propos qui les met en relief, leur confère leur importance réelle et leur exacte signification. Il use du contraste, de la charge et

tout en paraissant s'égarer dans un maquis d'idées générales, développe une pensée unique et précise: celle de notre disgrâce nationale. Cette forme lâche de la citation textuelle ou arrangée en rebutera plusieurs. Ils demanderont pourquoi passer par Caliban, Siegfried, le P. Alcantara Dion, pour conclure à notre faillite générale. Ils ne verront pas que la logique du Pèlerin y gagne — surtout chez nous — de s'appuyer sur la preuve d'autorité. A ceux-là je recommande de méditer l'avertissement d'Ariel: "Méfiez-vous des prestiges de la formule".

Dépouillée de certaines personnalités sans conséquences, de brocards faciles, cette *Lettre ouverte* constitue un document précieux. L'espèce de bataille qu'elle établit entre les partisans statiques du passé et les apôtres d'un avenir plus fécond forme une scène instructive. On peut en nier l'authenticité et fulminer qu'elle n'est pas du tout une *lettre*; mais je crois bien que mon ami Albert Pelletier était en mal de "carquoiserie" quand il prétendait dans *Les Idées* (sept. 1936) que ce livre "ne rime à rien de bien utile".

Il fera réfléchir, de même que celui du P. Hudon fera sourire, sinon enrager. Cet excellent polygraphe vient de répondre à la question qui est d'une passionnante actualité: *Est-ce la fin de la Confédération?*³ Je déclare tout de suite que la préface du P. Lavoie, dont au demeurant j'admire l'esprit

missionnaire, distille une ironie boulevardière qui gâte, comme une poignée de poils dans une cuillerée de soupe, la bienveillance sérieuse du lecteur. Après la Chaudièracie, la Kamouraskaki et la Jarret-noircie, allez donc, sans paraître ridicule, vous installer pour une discussion grave et fondamentale. Si la porte s'ouvre sur des calembours en livrées de polichinelles, on redoutera nécessairement, tout tyllisés qu'ils sont, les syllogismes de l'intérieur.

Le P. Hudon, inspiré par une condescendance plutôt méthodique que réelle, veut reviser les différentes hypothèses que pose le problème confédératif; mais on sent rapidement que, s'il ne prêche pas le *statu quo*, il combat le projet d'un État libre français sur les rives du St-Laurent. Il en veut surtout à l'aléatoire Laurentie et érige contre sa dénomination même des raisonnements plus que spécieux. Il simplifie à l'excès les diverses solutions qui n'ont pas l'heur de lui plaire et sous prétexte de les exposer objectivement il les réfute d'un coup de pouce dégagé. C'est réduire en casuistique sèche et limpide une question infiniment complexe, dont les ramifications rejoignent la vie multiple de tout un peuple. Et malgré cette clarté systématique, ou peut-être à cause d'elle, le livre n'est pas exempt de confusion. Je n'ai pas le temps ni le goût de discuter exhaustivement les paragraphes qui s'éloignent de la stricte logique. Notons seulement que le P. Hudon accorde trop d'importance à d'imaginaires

analogies. Quelle relation concrète peut relier nos séparatistes avec les sécessionnistes du Sud des États-Unis? le Maryland de lord Baltimore avec le Québec de M. Duplessis? Si l'immigration a disséminé à travers l'Amérique du Nord des îlots d'influence française, n'oublions pas qu'il s'est pratiqué contre le foyer principal de cette influence une autre immigration qui menaçait d'être mortelle. Nous lui devons encore ce communisme surchauffé qui introduit, malgré nous et contre nous toujours, un sûr élément délétère. Je reproche surtout au P. Hudon d'avoir négligé une dernière hypothèse, la plus admissible: celle d'une reprise du pacte confédératif par les neuf provinces canadiennes, puisque le statut de Westminster nous déclare pays souverain. On y procéderait à une nouvelle distribution des pouvoirs en élargissant surtout les attributs des gouvernements locaux. Et avant de nous engager encore, nous pourrions étudier la Fédération américaine ou la Confédération helvétique. Il y a là sûrement des suggestions et des réalités qui corrigeraient notre '67. Tel est le point de vue des révisionnistes que sabote le P. Hudon. Il nous parle d'amendements; mais ne sort à peu près pas des généralités et des possibilités les plus vagues. En attendant l'amélioration ou... la stagnation définitive, répudions la Laurentie et gardons le Canada puisque, d'après le P. Hudon, ces trois syllabes aux consonances grasses nous conservent mieux le

souvenir de nos origines. Je citais hier soir cette trouvaille à un nationaliste fruste, mais fervent, qui me riposta aussitôt: "Funérailles! i nous prend-y pour des sauvages".

On se console de cette gnognote livresque en lisant la magnifique étude de M. Wilfrid Bovey sur les Canadiens français.⁴ La sympathie intelligente de cet officier du McGill lui inspire des appréciations qui ne sont pas de la pure diplomatie. Il s'est penché sur la vie de notre peuple. Il a étudié son évolution, son milieu, ses mœurs et ses tendances, fondant ensemble dans une harmonieuse synthèse les précisions documentaires et les données expérimentales d'un long contact. Il a voulu que son étude fût objective et s'est refusé, selon son propre aveu, "à faire de la critique". Malgré cette défiance personnelle, M. Bovey n'a pas toujours réussi à neutraliser les suggestions de son tempérament. Et puisqu'il est optimiste, conciliant, d'une amabilité plutôt anglaise que britannique, ses pages reflètent généralement une bonté de jugement qui nous flatte sans nous abuser. La conditionnelle sentence de son traducteur nous est facilement compréhensible: "On serait presque tenté de dire que M. Bovey décrit ce qui devrait exister et non ce qui existe en réalité, tant sa sollicitude est sincère et prévoyante". Tout de même ce montage en beau ne choque personne, c'est entendu.

Il serait donc injuste de mépriser *Canadien* à

cause de sa notoire bienveillance. Ces chapitres groupent des renseignements et des aperçus qu'il sera toujours profitable de consulter. M. Bovey s'est documenté richement. Il introduit dans toutes ses connaissances une lumineuse unité qui nous révèle à nous-mêmes des réalités qu'a pu découvrir seul un sympathisant aussi consciencieux. Même après les événements qui ont nettoyé le visage camouflé et surpoudré du Québec, son ouvrage a très peu vieilli. On bute par ci par là sur des compliments — affaire surtout d'opportunité — qui détonnent dans les esprits actuels. Si la plupart des commentaires sur le *gouvernement* sont périmés, on est surpris de noter avec quelle clairvoyance et justesse M. Bovey, dans le même chapitre, analyse ce fait scandaleux que d'immaculés journalistes ont stigmatisé sous l'inoubliable formule: *l'influence indue du clergé*. Malgré les ajoutages du traducteur, la *littérature* demeure encore plus que sommairement appréciée. Les valeurs ne sont pas graduées. On nous cite le *surprenant génie* — *surprising genius* — de Fréchette et Claude-Henri Grignon, comme le premier venu des plumitifs, "fait preuve d'une profonde connaissance de la vie et de l'art dramatique". On peut sans se tromper en dire autant de Marie-Rose Turcot et de Jean Véron. Remarquons en passant que nos amis anglais connaissent mal notre vie littéraire. On relève plusieurs jugements injustes ou surfaits dans les

Outlines of Canadian Literature de Lorne Pierce. *The University of Toronto Quarterly*, dans sa récente plaquette intitulée *Letters in Canada: 1935*, n'affirme-t-il pas cette formidable cocasserie: *Among the French-Canadian poets Mme Blanche Lamontagne-Beauregard's Dans la brousse is by far the principal achievement of the year*. M. Bovey participe à cette erreur commune, qui tient peut-être à des difficultés linguistiques, sinon à des procédés de routine.

Heureusement que *Canadien* renferme assez de pages positives pour pallier ces défauts accidentels. Celles sur l'éducation constituent un dossier de nos forces et de nos faiblesses que nous devrions longuement méditer aux heures où nous inquiète le problème scolaire. Cet exposé calme et complet aidera la solution juste à naître. Dans la *Volonté de durer*, l'auteur raconte les raisons historiques et ethniques de notre survivance, "un des plus étranges phénomènes des temps modernes". Il nous trace là un programme qui a l'avantage de maintenir nos aspirations actuelles dans l'atmosphère moralisante du passé. Notre *situation économique* est jugée froidement, on dirait. M. Bovey n'exagère pas notre crétinisme commercial, mais en le lisant on s'aperçoit sous les phrases polies qu'il s'en est rendu compte.

Ce livre est encourageant. Tous les Canadiens devront se procurer l'édition française d'un ouvrage

qui les stimulera vers la renaissance nationale, l'effort collectif pour un ordre meilleur. Le P. Guillaume Lavallée a magnifiquement traduit ces phrases fécondes dont le style original était lui-même d'une remarquable perfection. Pour une fois il a fait mentir le calembour de lord Chesterfield: *Everything suffers from translation except a bishop*. Il a su éviter les anglicismes dont le danger était plus qu'imminent. Il a enrichi sa traduction de nombreuses références qu'avait escamotées le texte anglais; et certains chapitres s'augmentent de mises au point qui les modernisent. Nous regrettons seulement que l'éditeur Dent ait refusé de permettre la réimpression des superbes photos qui enjolivent l'édition primitive. Je reprocherais aussi à M. Lévesque — non pas au traducteur, qui n'y est pour rien — d'avoir ponctué à l'anglaise les citations, même si Jules Romains et autres scribes semblent par leur exemple autoriser cet abus. Malgré tout, cet ouvrage nous enchante et nous offrons nos félicitations à l'auteur et à son fidèle truchement.

Carmel BROUILLARD, o.f.m.

¹ R. L. Calder: *Comment s'éteint la liberté*, couverture de Jean Calder, chez l'auteur, à Lachute, 1935, 131 pages.

² L'abbé Auguste La Palme: *Lettre ouverte du Pèlerin au Père Joseph Latour, C.S.V.*, Montréal, 1936, 129 pages; *Le Pèlerin: Encore?.. encore!..* 16 pages.

³ P. Théophile Hudon, S.J.: *Est-ce la fin de la Confédération?*, Imprimerie du Messager, Montréal, 1936, 188 pages.

⁴ Wilfrid Bovey: *Canadien, étude sur les Canadiens français*, version française de Guillaume Lavallée, o.f.m., éditions Lévesque, Montréal, 1936, 321 pages, \$1.25.

NOTE —

Au moment d'aller sous presse, nous recevons de Claude-Henri Grignon une circulaire miméographiée qui nous annonce la prochaine publication des *Pamphlets de Valdombre*. Ce journaliste impénitent, écrivain de race léonine, fustigeur de tous les crétinismes et des canailleries même les plus officielles, nous promet chaque mois, à partir du 1er décembre, 32 cahiers de sa prose vitriolique et justicière. Il est sûr que ces *Pamphlets* monteront tout de suite au diapason d'un événement littéraire. Que pour une fois nous émigrerons de la grisaille et du poncif, du convenu et du chiqué. Valdombre est incapable de pactiser avec le style qu'émousse la hantise de plaire et de cadrer.

Ce rejeton de Léon Bloy, l'Invendable vieux de la montagne, nous promet aussi une sanglante défense de la Vérité en un temps comme le nôtre où le bâillon des convenances, des nécessités, du gréganisme abject fausse et rend mensongères la plupart des voix. Avec la puissance verbale et outrancière qui caractérise ses clameurs, il essaiera de débarrasser de leur gangue trompeuse les rares lingots du pur métal perdus dans ces impénétrables mines qui s'appellent la politique et la littérature canadiennes. "On peut être assuré, proclame-t-il, que je ne suis pas homme à recourir aux euphémismes si chers à la presse contemporaine". Le passé de Valdombre nous garantit que Valdombre ne commet pas là une puérule rodomonade, qu'il tiendra contre les protestations des écorchés et le scandale des hiérodules de l'opinion.

Puisqu'un écrivain ne vit pas seulement d'admiration — l'inhumation prématurée de trop de talents canadiens le prouve — sacrifions généreusement à Valdombre les \$2.00 qu'il réclame de chacun de nous pour mener victorieusement sa juste guerre.

On s'abonne à l'adresse suivante: Claude-Henri Grignon, Sainte-Adèle, comté de Terrebonne, P.Q. De cette bonne terre nous viendront la bonne prose et les bonnes idées.

C. B.

LES LIVRES de nos DIRECTEURS

Deux nouveautés!

“Notre maître, le passé”

Deuxième série

Par l'abbé Lionel GROULX

310 pages — \$1.00

■

“L'Enseignement de la Philosophie”

TOME I: Au Canada français

Par Hermas BASTIEN

240 pages — \$1.00

■

EN VENTE AU

Secrétariat de l'Action Nationale

3472, rue Hutchison, Montréal

**Le magasin de MUSIQUE
le plus complet au Canada**

- ARTICLES RELIGIEUX
- INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET ACCESSOIRES
- LES CHEFS-D'OEUVRE DE LA MUSIQUE SUR
DISQUES COLUMBIA ET PATHÉ
- MUSIQUE EN FEUILLES
- PETITS PIANOS MODERNES POUR APPARTEMENTS

Ed. Archambault
ENRC.

500 EST, RUE STE-CATHERINE
MONTRÉAL

LAIT & CRÈME pasteurisés ● LAIT & CRÈME acidulés
LAIT & CRÈME homogénéisés
YOGHOURT naturel ou cerise ● FROMAGES "ORBIS"
LAIT CHOCOLAT "MILACO"

LAITERIE CANADIENNE Limitée

Groupe de laitiers indépendants

6740, rue de Gaspé, MONTRÉAL — Tél. CR. 7878

D.-C. BROSSEAU & Cie, Limitée EPICIERS
EN GROS

Ismael Lafebvre, Prop.

—
IMPORTATEURS DE THÉ, PRODUITS ALIMENTAIRES, Etc.
—

405 RUE ST-DIZIER - - - - MONTRÉAL

Tél. HARbour 5225-5226-5227



La Coopération
Le Travail
L'Économie
sont les facteurs essentiels de tout retour de prospérité.

LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

FONDÉE EN 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux. :: Service de "La garde des titres" au Bureau Principal.

5525

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE.

Ecole Polytechnique de Montréal

Fondée en 1873

TRAVAUX PUBLICS

INDUSTRIE

TOUTES LES BRANCHES DU GENIE

PRINCIPAUX COURS:

Mathématiques	Physique
Chimie	Descriptive
Dessin	Mécanique
Electricité	Hydraulique
Minéralogie	Géologie
Arpentage	Géodésie
Mines	Métallurgie
Machines thermiques	Voirie
Constructions civiles	Ponts
Génie sanitaire	Chimie industrielle
Résistance des Matériaux.	

Laboratoires de Recherches et d'Essais

1430, rue Saint-Denis,

MONTREAL

Téléphones :

Administration	-	-	-	Lancaster 9207
Laboratoire provincial des Mines	-	-	-	Lancaster 7880

PROSPECTUS SUR DEMANDE

Vous désirez quelque chose... allez chez

L.-N. MESSIER

MARCHAND DE NOUVEAUTÉS

Cette maison essentiellement canadienne-française se recommande aux nôtres par son personnel courtois, la qualité et le choix de ses marchandises, sa politique de bas prix. — Encouragez-la.

1551 à 1565 Est, Ave Mont-Royal

Montréal

Téléphone: AMherst 2143

ÉCOLE TECHNIQUE

185 Boulevard Langelier, Québec

Fondation du Gouvernement Provincial

ENSEIGNEMENT THÉORIQUE

Dessin — Mathématiques — Sciences

ENTRAÎNEMENT MANUEL

Mécanique d'automobile et d'ajustage —
Forge — Fonderie — Menuiserie — Modèlerie
Electricité

DIPLÔME OFFICIEL

Des bourses sont accordées aux élèves méritants

Prospectus sur demande

SOLIDARITE

Pratiquons l'économie, qui consiste à tirer le meilleur parti de toutes choses. Déposons nos épargnes dans une grande institution de crédit, qui prête une large part de ses ressources à l'agriculture, au commerce et à l'industrie. Ainsi, nous ferons d'une pierre deux coups: notre capital d'épargne sera en sûreté et nous rapportera des intérêts, et il alimentera l'activité économique dont tout le monde profite.

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

550 bureaux au Canada



Le jour où l'on ne peut plus gagner, *la vie est trop longue*, si l'on doit dépendre des autres ou s'en remettre à la charité publique.

Une police DOTATION À 60 ou 65 ANS, prise aujourd'hui dans LA SAUVEGARDE, vous garantira le *capital* ou la *rente* nécessaires pour une *vieillesse heureuse*, tout en protégeant les vôtres, dès maintenant, contre un décès prématuré.

Consultez
notre
représentant



La Sauvegarde
assurances
sur la vie

